



VOL. I.—No. 3.

MONTREAL, SAMEDI, 22 JANVIER, 1870.

{ ABONNEMENT \$2 50.
{ PAR NUMERO 5 CENTIMS.

AVIS IMPORTANTS.

Nous adressons ce troisième numéro à tous ceux qui n'ont pas renvoyé le premier et le deuxième et que nous considérons, par conséquent, comme abonnés.

Un certain nombre nous ont fait des renvois sans mentionner leur nom et leur résidence. Ils recevront par conséquent notre troisième numéro, s'ils persistent dans leur funeste résolution, ils devront renvoyer immédiatement notre journal, avec leurs noms et leur résidence; autrement, nous les mettrons sur la liste de nos abonnés.

Plusieurs, sans doute, vont profiter de leur erreur pour revenir à de meilleurs sentiments; notre troisième numéro va leur donner une idée de nos efforts pour rendre *L'Opinion Publique* intéressante.

Nous n'avons pu jusqu'à présent donner des gravures aussi parfaites que nous l'aurions désiré, mais nous espérons que nos lecteurs seront, à l'avenir, aussi satisfaits que nous-mêmes.

Nous devons annoncer à nos lecteurs que notre journal contiendra, à l'avenir, un résumé des nouvelles les plus intéressantes de la semaine, tant du pays que de l'étranger. Notre organisation est à peu près parfaite maintenant, nous avons la confiance de réussir à satisfaire tout le monde.

UN PORTRAIT.

Sous le titre alléchant de "Petite galerie Parlementaire," M. Fabre a entrepris de buriner les membres de la Législature Locale. Observateur judicieux, critique fin et délicat, il peint au naturel et n'omet rien; si le sujet prête au ridicule, tant pis. M. Fabre est un journaliste très indiscret et qui dit tout ce qu'il sait, encore plus ce qu'il ne sait pas. Mais il a sa manière à lui; son trait caché, qui va droit au but, blesse sans meurtrir, pique sans laisser de traces, excepté pour les connaisseurs. Il est très amusant de voir M. Fabre en face d'un député nul: notre confrère est de trop bon ton et de trop bon goût pour lui dire tout court son fait et passer à un autre représentant. Ce député nul avait un adversaire de mérite et de talent; vite M. Fabre s'en empare, le place dans le siège qu'il considère vide et le peint de pied en cap: et du coup notre député se trouve apprécié, ses électeurs reçoivent une leçon et un conseil, et le candidat battu est vengé.

C'est ce tour qu'il vient de jouer à M. Cantwell, de Huntingdon, et la justice qu'il vient de rendre à M. T. K. Ramsay, son adversaire. L'appréciation du talent et du caractère de M. Ramsay y est parfaite. Nous nous faisons donc un plaisir et un devoir de le reproduire.

A. J. MOUSSEAU.

(De *L'Événement* du 28 Décembre 1869.)

"Je ne connais guère le nouveau député de Huntingdon, qui ne s'est fait encore remarquer à la Chambre que par sa tenue sévère et son silence prudent, et je n'en saurais dire autre chose. Dans le cadre qu'il laisse vide, je placerai le portrait de M. Ramsay. Si l'on est d'avis que par là, je marque une préférence et j'indique un choix pour l'avenir, je n'y ai aucune objection."

"Doué d'un esprit ardent et droit, plein d'impétuosité, plein de ressources; que l'erreur, même légère, en matière de droit, la moindre déviation des grandes traditions constitutionnelles autant que l'injustice irritent; qui pousse jusqu'à la passion le culte des idées qu'il adopte et jusqu'à la haine l'antipathie contre les hommes qui personnifient la lutte contre ces idées; dévoué avant tout,

l'on pourrait dire exclusivement, aux principes conservateurs qui lui paraissent les seuls justes, les seuls que puisse admettre un jugement sain, qui puissent satisfaire une haute raison; plus conservateur que feu Lord Derby, méprisant très-sincèrement M. Gladstone, certainement incapable de se résigner jamais à vivre sous un gouvernement républicain: M. Ramsay réalise admirablement le type de l'homme politique anglais avant l'avènement de l'école de Cobden et Bright. Même à Westminster, il se serait fait remarquer par l'inflexibilité de son caractère et la hauteur de ses vues; il y aurait marqué sa place aussi par la rigueur de sa dialectique, son érudition profonde, par le tour original et animé qu'il sait donner à tout ce qu'il dit, à tout ce qu'il écrit, la vivacité de ses impressions, la spontanéité et l'abondance de ses idées faisant contraste avec la sobriété de son style. Qu'il parle ou qu'il écrive, il ne délaie pas, il condense; tous les mots portent, toutes ses phrases sont remplies jusqu'au bord; rien ne sonne le vide; nulle part la pensée ne se relâche, partout elle est intense. Du sujet de plusieurs articles, il n'en tire jamais qu'un seul et n'omet que les développements inutiles."

"Au barreau, dans les affaires criminelles, comme représentant le ministère public, il n'a guère d'égaux ici. C'est dans ce rôle surtout qu'il a eu occasion de montrer, de déployer ses facultés hors ligne. J'ignore s'il avait dirigé particulièrement ses études et son ambition de ce côté; mais ce que personne n'ignore c'est que du premier moment où il a mis le pied dans ce domaine, il a pris son rang. Je crois cependant, que partout il en aurait été ainsi. C'est un de ces esprits qu'on ne prend jamais au dépourvu et qui s'arrangent de façon à atteindre, en toutes choses qu'ils entreprennent, la supériorité."

"Dans une société libre, sous un régime constitutionnel, l'exercice légitime des esprits virils, c'est la polémique, c'est la lutte. M. Ramsay l'aime et s'y livre avec ardeur; il recherche les difficultés souvent et ne les évite jamais. Dans le parti conservateur, on ne se bat guère sans lui, et en maintes occurrences, il sort des rangs et entreprend, à ses risques et périls, des expéditions hardies. A ce métier-là, on se fait bon nombre d'ennemis, et même les plus modérés outrepassent parfois la mesure. Tous tant que nous sommes, journalistes et polémistes, il nous faut convenir, si nous voulons être sincères, que plus d'une fois nous avons attaqué des gens qu'il aurait mieux valu laisser passer leur chemin, que plus d'une fois nous avons frappé trop fort. Il suffit pour que votre conscience vous acquitte, qu'aucun vil motif ne vous ait inspiré. Personne, à ce titre, n'a plus droit que M. Ramsay au bénéfice des circonstances atténuantes, car c'est l'honneur et le désintéressement mêmes, et il ne recherche dans la lutte que le triomphe de son parti."

"Comme tous les hommes dont le mérite porte ombrage, dont la franchise effraie, dont les idées absolues dépassent la moyenne des convictions, M. Ramsay arrivera tard, mais il arrivera. Le moment approche où le parti conservateur sentira le besoin de renforcer ses premiers rangs, de présenter à l'ennemi un front plus imposant et surtout d'offrir à ses amis un plus solide rempart, un plus brillant étendard. Dans la suite d'une longue guerre, tous les soldats sont bons; et c'est plutôt, au retour, en passant en revue vos forces que vous êtes frappé de ce qui vous a manqué, non pour réussir mieux peut-être, mais pour couronner vos conquêtes d'une gloire plus séduisante. L'opinion commence à sentir très-vivement l'insuffisance de certaines manœuvres et la médiocrité de certains instruments. Les intérêts ne sont pas complètement rassurés pour l'avenir et l'amour-propre national n'est pas flatté outre-mesure."

"Le jour où ce travail sourd et lent touchera à terme, M. Ramsay, un des premiers, arrivera. Ce serait déjà fait si le public anglais n'avait pas été jusqu'ici, sinon aussi apathique que le nôtre, du moins aussi peu soucieux d'élever le niveau de la vie publique."

"A la Chambre, il prendrait tout naturellement, dès ses premiers discours, sa place parmi les hommes dont l'influence compte, en même temps qu'il gagnerait la sympathie par toutes ces qualités fines, délicates, aimables, élevées, qui forment comme l'ornement obligé des esprits de sa trempe."

CANADIENS-FRANCAIS ET CANADIENS-ANGLAIS.

L'histoire démontre que le principal but de ceux qui, les premiers, vinrent en Canada, fut d'y fonder une nation, d'y implanter la civilisation de la France. Aussi les voit-on à peine débarqués sur ces rives s'attacher à la terre et soutenir des luttes sanglantes contre les hordes sauvages qui s'opposent à l'accomplissement de cette glorieuse mission. Nos pères furent essentiellement soldats et laboureurs; et lorsqu'après des efforts héroïques, ils furent forcés de dire adieu au drapeau blanc que les débris de l'armée de Montcalm emportaient en France, ils retournèrent à leurs champs bien décidés à continuer l'œuvre qu'ils avaient entreprise.

Disséminés sur les bords du St. Laurent, depuis Montréal jusqu'à Québec, sans autre ambition que d'élever leurs enfants, dans l'amour de la religion et le souvenir de la France, ils ne voulurent rien voir au delà du clocher de leurs églises et des rivages de leur beau fleuve. Contents du produit de leurs terres, dont la fertilité dépassait leurs désirs, ils abandonnèrent, dès le commencement, le commerce et la spéculation aux étrangers que le désir de la fortune attirait dans ce pays.

Tant que les terres rendirent d'elles-mêmes au centuple le grain qu'elles avaient reçu, et suffirent à l'augmentation des familles, ils vécurent dans une douce aisance, dans une aimable quiétude d'esprit, indifférents au progrès qui s'accomplissait autour d'eux, insouciant de l'avenir.

Payer la Dime à leurs curés et la rente aux seigneurs, était toute leur préoccupation.

Les seigneurs eux-mêmes, possesseurs de biens et de ressources considérables, gaspillaient leur fortune dans les plaisirs et les amusements.

Mais un jour vint où les récoltes furent moins abondantes, où la production fut disproportionnée aux besoins d'une population qui se multipliait avec une fécondité étonnante; l'âge d'or était passé.

Les terres épuisées auraient eu besoin d'une culture plus intelligente, mais privés d'écoles et de tous moyens d'instruction, par la mauvaise volonté du gouvernement anglais et par leur propre indifférence, les Canadiens-Français étaient impuissants en face de cette situation malheureuse. Il aurait fallu à nos compatriotes, pour éviter le morcellement de la propriété, s'enfoncer dans la forêt, mais il n'y avait pas de lois alors pour protéger le colon, lui ouvrir des chemins, lui fournir les premières semences. Il leur aurait fallu encore se livrer au commerce, à l'industrie, s'emparer des pouvoirs d'eau, exploiter nos mines et nos richesses forestières, mais ils manquaient de capitaux. Découragés, dominés aussi par un goût inné pour les voyages et les aventures, ils commencèrent à s'expatrier.

Pendant ce temps-là, les Anglais qui n'avaient échappé aucune occasion de s'enrichir, mettaient la main sur toutes les ressources du pays, établissaient des manufactures, et accaparaient les principales branches de commerce. Venus en Amérique avec des connaissances variées, une éducation pratique, soutenus, quelques uns, par les capitalistes de Londres et de Liverpool, ils avaient un avantage immense sur nos compatriotes. Ils joignaient à l'expérience et à l'instruction, qui découvrent les éléments de prospérité, le capital nécessaire au travail et à l'exploitation de ces éléments. Ce sont là des faits incontestables.